

Solidarité familiale, quête de soi... Ils témoignent

Récits de vie. La Zone d'expression prioritaire (Zep) élabore ces récits avec des jeunes de moins de 30 ans, lors d'ateliers encadrés par des journalistes. *Ouest-France* les publie tous les mois.

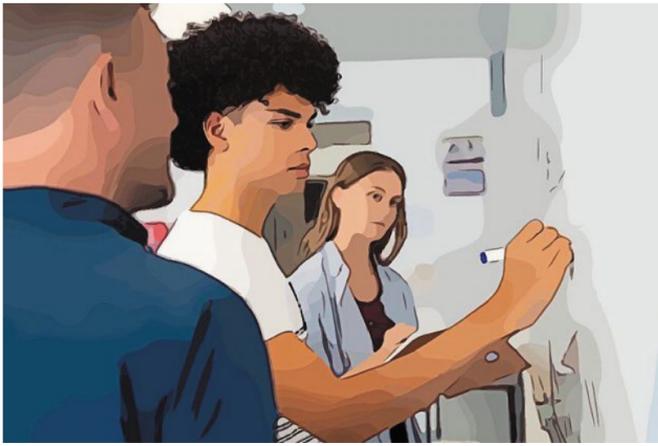


PHOTO : D'APRÈS UNE PHOTO GETTY IMAGES/STOCKPHOTO



PHOTO : D'APRÈS UNE PHOTO FOTOLIA



PHOTO : D'APRÈS UNE PHOTO FOTOLIA

« Quand je me suis réveillé, l'Ukraine, mon pays, était en guerre »

« Maksim, c'est la guerre ! Ce matin du 24 février 2022, je dormais tranquillement. J'étais allé voir ma famille à Tchernivtsi (ça se prononce Tchernivti) pour les vacances, dans le sud-ouest de l'Ukraine, près de la frontière roumaine. Toute ma famille est ukrainienne, je suis le seul à être né en France. J'ai la double nationalité.

Ma mère est venue me réveiller. Elle était calme. Sur le coup, je n'ai rien compris. Dans le salon, tout le monde regardait la télé. On voyait les images des bombardements à Kiev.

J'étais choqué. Je n'arrivais pas à me dire que cela se passait dans le pays où j'étais, à quelques centaines de kilomètres. Je comprends l'ukrainien. Les journalistes parlaient vite, ils étaient stressés.

Ce jour-là, nous sommes allés à un repas de famille, à cinq minutes. On n'était pas inquiets de sortir. Il n'y avait pas de bombes vers chez nous. Comme on vit près d'une frontière européenne, cela rassurait tout le monde. On se disait que les Russes n'attaqueraient pas jusque-là. Je ne réalisais pas vraiment, je crois.

On a commencé à entendre des sirènes tous les soirs à la même heure. C'est comme ces sirènes qu'on entend parfois en ville, mais en beaucoup plus fort. Des barrages se sont installés, les armes étaient de sortie.

Je n'étais pas conscient de ce qu'il se passait. Des amis d'enfance et du lycée ont commencé à m'envoyer des messages. Quand je leur disais que j'étais en Ukraine, certains ne me croyaient pas, ou alors ils me disaient : *C'est chaud, fais attention.* Sur le moment, on n'a pas eu envie



« Aujourd'hui, j'arrive à aborder le sujet sans souci. Je ne me sens pas traumatisé. »

PHOTO : D'APRÈS UNE PHOTO GETTY IMAGES/STOCKPHOTO

de rentrer en France. On s'est dit : si ça se rapproche, on partira en pleine nuit.

Les gens ont commencé à se préparer à la guerre. J'en ai vu qui installaient des *bunkers* dans leur sous-sol, leur garage. Ils ramenaient à manger, des conserves, des armes. Il y en avait un sous le terrain de notre résidence. Au cas où.

À la fin des vacances, au moment de retourner en France, on est donc partis un jour avant notre vol en Roumanie. Notre famille nous a déposés

à proximité de la frontière. Nous avons attendu dehors au moins trois heures. Il faisait très froid, 4 ou 5 °C, peut-être moins. On était amassés, par groupes de cinquante, dans un espace super petit. C'était horrible. Les gens s'impatientaient, ça poussait.

Aujourd'hui, j'arrive à aborder le sujet sans souci. Avec mes proches, nous avons cessé d'en parler en permanence. Je ne me sens pas traumatisé. Les membres de ma famille sont en sécurité. Mais sans l'être vraiment :

chez eux, il n'y a pas de bombardements ou de combats, mais à tout moment, ça peut « partir ».

On ne sait pas de quoi sera fait demain, mais je n'ai pas peur. L'Ukraine restera l'Ukraine, de par sa force, sa résistance. J'ai du mal à l'imaginer, mais si l'Ukraine devient russe, je ne saurais pas quoi penser. En tout cas, je ne me sentirais pas russe ! Moi, je me sens français et ukrainien. »

Maksim, 16 ans, lycéen, Montpellier.

« À 15 ans, j'aide ma mère à remplir le frigo »

« Ma mère et mon père se sont séparés. Lui est monté à Paris, et ma mère perçoit une petite pension alimentaire. Elle travaille comme chauffeuse de minibus pour les enfants handicapés. Ça ne lui rapporte pas grand-chose.

Ma maman, elle est fière. Alors, bien sûr, elle ne dit pas que c'est compliqué. Mais toi, tu le vois que ça ne va pas. Le frigo était souvent vide. Elle disait ne pas avoir faim pour que mon frère et moi mangions. Ça détruit intérieurement, d'entendre ce genre de choses. Certains penseront que c'est aux parents de tout gérer. Moi, je refusais d'attendre que ça aille mieux. Je me suis dit que je pouvais aider.

Ma première tactique pour que ma mère mange a été d'inverser la sienne : j'ai dû moi-même dire que je n'avais pas faim pour qu'elle mange. Mais ce n'est pas une solution. J'ai donc décidé d'aller travailler. Le problème, c'est que j'avais 14 ans. Mon père et ma mère n'étaient pas

d'accord. Et la loi m'en empêchait. Après un an de persuasion, j'ai commencé à faire des ménages chez des personnes âgées. Les sous que je gagne, je les donne en totalité à ma mère. Mon salaire n'est jamais régulier car je ne fais pas toujours la même chose et les personnes âgées ne donnent pas toutes la même somme. J'ai pu gagner entre 50 et 400 € certains mois. Ma mère n'a jamais vraiment accepté que je ramène de l'argent à la maison. Mais je ne lui laisse pas le choix.

Je trouve ça normal car ça m'est impossible de laisser ma famille dans la galère, de rester les bras croisés.

Cet été, je vais avoir mon premier vrai travail, à McDo. J'en suis trop fière. Parce qu'en plus d'aider ma famille, en travaillant, j'ai vraiment l'impression de grandir. Ça m'a fait prendre de la maturité. »

Colette, 16 ans, lycéenne, Port-de-Bouc (Bouches-du-Rhône).



« Je me suis dit que je pouvais aider. »

PHOTO : D'APRÈS UNE PHOTO FOTOLIA

« Ma famille d'accueil, c'est comme ma famille biologique »

« C'est quelqu'un du Secours catholique qui m'a accompagné dans la famille d'accueil. Le premier jour, je n'étais pas à l'aise parce que ce sont des gens que je ne connaissais pas. Quand je suis rentré dans la maison, je les ai vus souriants et accueillants. Je me suis dit : *Ah, peut-être que je suis le bienvenu.*

En 2019, je suis arrivé en France en tant que mineur isolé, à la gare de Lyon, puis à celle de Melun (Seine-et-Marne). J'avais 16 ans. Je suis resté trois jours entre la gare et le centre-ville. Au bout du troisième jour, je suis allé au commissariat. Ils m'ont mis dehors et m'ont dit qu'ils ne pouvaient rien faire pour moi. J'ai vu une église à côté, je ne savais pas que c'était le Secours catholique. J'y suis allé par hasard.

Ils m'ont mis dans une chambre pendant une semaine en attendant de chercher une famille d'accueil. C'était un couple avec des enfants, mais ils étaient deux dans la maison. Les enfants sont grands. La famille m'a fait commencer les cours de français. La femme est dans une association bénévole. Elle m'a acheté des livres.

Après trois mois, je suis allé à l'aide sociale à l'enfance (ASE). C'est le temps qu'il a fallu pour avoir un rendez-vous.

J'ai ensuite été reconnu mineur isolé, et pris en charge par l'ASE jusqu'à mes 18 ans. Ils m'ont mis dans un appartement avec d'autres jeunes. Ça se passait bien. Il y avait des éducateurs qui venaient trois ou quatre fois par semaine.



« Avec ma famille d'accueil, on s'entend bien, ils m'écoutent, me conseillent... »

PHOTO : D'APRÈS UNE PHOTO FOTOLIA

J'allais toujours passer des week-ends dans la famille. Pendant ce temps, j'ai commencé l'alternance en électricité fin 2019 et j'ai eu mon CAP électricité en 2021. Je vais passer mon bac Melec l'année prochaine. C'est la famille d'accueil qui m'a choisi ce métier-là, et j'ai aimé aussi. Au Mali, je n'ai de contact qu'avec

mon oncle. Aujourd'hui, je considère ma famille d'accueil comme ma famille biologique. On s'entend bien, ils m'écoutent, me conseillent et m'aident financièrement. On fait tout comme une famille. »

Bouba, 19 ans, en alternance, Melun (Seine-et-Marne).

« En m'ouvrant au monde, je suis parvenue à me trouver »

« L'année de cinquième a marqué un tournant dans ma vie. J'ai décidé de n'en parler à personne. Je savais, au fond de moi, que je n'étais pas un garçon : en regardant films et séries, je m'identifiais toujours aux personnages féminins et jamais aux masculins.

Mon identité a évolué au fur et à mesure que mon corps évoluait. Je n'ai jamais eu de barbe, et j'ai toujours pris ça comme un avantage, mais ça ne changeait pas le fait que mon corps devenait celui d'un homme.

Au lycée, j'ai commencé à sortir avec mes amis, à faire la fête. C'était une période cruciale de ma vie. C'est en sortant, en m'ouvrant au monde, que je suis parvenue à me trouver.

Je me souviens d'avoir découvert sur Internet le terme de « non-binarité ». C'est-à-dire de ne s'identifier ni au masculin ni au féminin, ou se sentir entre les deux. À cette époque, je pensais qu'il était mieux pour moi de ne pas me considérer comme transgenre. Plutôt comme un mélange des deux genres. J'avais peur de la réaction de mes parents et, surtout, je ne savais pas comment se déroulait une transition.

Quelques mois plus tard, durant l'été 2020, j'ai décidé d'assumer qui j'étais véritablement : une fille, mais coïncée dans un corps de garçon. J'étais heureuse de m'être enfin trouvée.

Les mois qui ont suivi ont été les plus importants de ma vie. Je me suis éloignée de certaines personnes. J'ai fait mon *coming out* auprès de ma



« Mon identité a évolué au fur et à mesure que mon corps évoluait. »

PHOTO : D'APRÈS UNE PHOTO FOTOLIA

famille, qui l'a bien pris, même si le début a été assez compliqué.

Vers la fin de l'année 2020, ma moyenne a chuté à 9, et c'était l'année du bac. Il fallait clairement que je me ressaisisse. Et je l'ai fait. À la fin du premier semestre, ma moyenne est remontée à 12,5... puis à 15 lors du deuxième. J'avais trouvé un équilibre. Mon objectif était clair : passer le bac, entrer en BTS, et

démarrer ma transition. Après avoir obtenu mon bac avec mention, je suis arrivée en BTS. J'ai rencontré de nouvelles personnes, dont un garçon transgenre. Je suis allée voir une association que l'on m'avait recommandée. Maintenant, j'ai l'impression d'enfin avancer dans ma vie. »

Léna, 19 ans, étudiante, Ille-et-Vilaine.

ZEP

La Zone d'expression prioritaire (Zep) élabore ces récits avec les jeunes de 14 à 30 ans lors d'ateliers encadrés par des journalistes. Ces témoignages sont ensuite diffusés par des médias partenaires, comme *Ouest-France*. On peut les retrouver en intégralité sur ouest-france.fr